

## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



A. Endroit où a eu lieu l'assassinat. B. Hôtel Beauvillage. C. Embarcadere du bateau. D. Débarcadere.  
VUE DU QUAI DU MONT BLANC, A GENÈVE.

Le 10 septembre le télégraphe annonçait au monde entier l'attentat abominable qui venait de s'accomplir à Genève.

L'impératrice d'Autriche, en villégiature en Suisse depuis quelques jours, venait d'être mortellement frappée par un anarchiste italien, et expirait, sans avoir repris sa connaissance, une heure et demie après.

Ce lâche assassinat, perpétré contre une femme inoffensive, citée partout pour sa charité, a paru mettre le comble à l'irritation toujours grandissante de la société attaquée par cette tourbe anarchiste qui n'est d'aucun pays, ne connaît aucune frontière et se recrute parmi les exaltés de tous les coins de la terre. Babystes persans, nihilistes russes, fenians américains, anarchistes anglais, italiens, français et espagnols, se donnent tous la main sur ce sentier sanglant de la "propagande par le fait" que l'insouciance coupable des gouvernements, à quelque pays qu'ils appartiennent, a laissé subsister, alors que quelques mesures énergiques, prises à temps, auraient pour toujours débarrassé l'humanité de monstres n'ayant d'hommes que le nom.

Depuis quelques années, ce sont les têtes couronnées, les chefs d'Etat, les conducteurs de peuples, que visent, — les atteignant souvent — tous les fervents chevaliers de l'anarchie.

L'Italie s'est particulièrement distinguée comme centre de recrutement

C'est encore un italien qui vient de se signaler et de trouver le record de l'insanité criminelle en assassinant une femme que sa vie privée aurait dû garantir contre tout attentat.

Epouse, sœur et mère infortunée, la "Rose de Bavière" ! c'est ainsi qu'on avait baptisé la charmante femme qu'était, en 1854, lors de son mariage avec l'empereur d'Autriche, la fille du duc Maximilien Joseph, dont nous reproduisons le portrait à cette époque.

A quelques années de paisible bonheur devait succéder bientôt la série noire des soucis et des deuils, parmi lesquels le plus cruel fut la perte de son fils unique, l'archiduc Rodolphe, mort mystérieusement dans la forêt de Mayerling.

Sa sœur, l'infortunée duchesse d'Alençon fut, on s'en souvient, brûlée vive lors du terrible incendie du Bazar de la charité, à Paris. Son beau-frère Maximilien, avait été fusillé dans les fossés du Queratero ; sa belle-sœur, l'infortunée Charlotte, atteinte d'une incurable folie ; son cousin, le roi de Bavière noyé ; son époux deux fois vaincu et son pays d'adoption mutilé par le vainqueur.

Quelle odyssée terrible et comment traduire l'horreur d'une telle existence, alors que l'héroïne de ce douloureux calvaire portait une couronne et appartenait, par sa naissance, à ces "heureux de la terre", si enviés des masses, si effectivement malheureux à de très rares exceptions.

La jolie ville de Genève, si calme, si majestueusement souriante, ne paraissait pas devoir être jamais le cadre d'une scène aussi dramatique que celle qui ensanglantait le quai de l'Embarcadere dont l'on peut voir l'emplacement sur la gravure ci-contre représentant l'aspect du quai du Mont Blanc.

Et l'on regrette devant ce lâche attentat accompli par Lucchesi, que les lois suisses ne permettent pas d'abattre la tête qui l'a conçu et se bornent à admettre, comme ultime châtiment, la détention perpétuelle.

La brute à face humaine qu'est Lucchesi exultait quand, revenant de l'instruction où on lui avait fait subir un premier interrogatoire, il accomplissait, entre deux gendarmes, une triomphale promenade du Palais de Justice à la prison. "Je ne l'ai pas manquée, hein !" disait-il aux passants qui le croisaient.

L'assassin est fier de son œuvre, comme Gaserio, l'assassin du regretté président Carnot, comme tous ses confrères en anarchie ; il pose pour la galerie et sa préoccupation constante est que son compatriote Lombroso, le fameux aliéniste, ne le classe pas parmi les inconscients.

Il revendique son crime, déclarant qu'il voulait tuer le duc d'Orléans mais que l'ayant manqué de quelques heures, il s'était rabattu sur la victime que le destin semblait mettre sur son passage.

S'il avait pu tuer le roi d'Italie, il l'aurait fait, mais aurait respecté Crispi. "C'est un voleur, dit-il, et je respecte les voleurs." Il eut sans doute respecté aussi Bismark, le sinistre chancelier de fer ; les assassins et les faussaires ne se doivent-ils pas des égards ?

A quand, dans tous les pays civilisés une loi, d'exception, contre les sinistres bandits s'intitulant anarchistes ? Quand verrons-nous une répression énergique, préventive, contre le prurit de meurtre qu'exhalent ces monstres ?

L'anarchie, quoiqu'en puissent dire ses adeptes ou les imbéciles qui laissent faire, n'est pas et ne peut pas être une opinion politique. Un homme n'a pas le droit de juger la société, de supprimer les nationalités et les frontières, de courir sus au drapeau, à l'armée, à tous les détenteurs de l'autorité. S'il le fait, cette société qu'il affecte d'ignorer doit le mettre hors d'état de nuire et agir, vis-à-vis de lui, de la même façon quelle en userait envers un chien enragé ou un taureau en furie qui, eux, ont encore l'excuse d'être des brutes.

Déportés ! ceux qui s'avouent anarchistes. Hors la loi, les "intellectuels



SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE,  
Assassinée le 10 septembre.

de ces brutes, trop souvent poussées en avant par des "intellectuels" sur lesquels devrait s'abattre, sans pitié, la forte main de la justice.